

UNE  
LOGE D'OPÉRA

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

---

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessoit,  
55, quai des Augustins.

34348

1

UNE

# LOGE D'OPÉRA.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

DE M. JULES LECOMTE

Représentée pour la première fois, à Paris,  
sur le Théâtre-Français,

PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR

le 19 juin 1863.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

ET A LA LIBRAIRIE CENTRALE, 24, BOULEVARD DES ITALIENS

1863

Tous droits réservés.

## PERSONNAGES.

---

M <sup>me</sup> de LIRIA.....	M <sup>me</sup> MADELEINE BROHAN.
Henri DARSAY.....	M. BRESSANT.
Anatole DUVIVIER.....	M. COQUELIN.
CÉLESTINE, camériste.....	M <sup>lle</sup> ROSA DIDIER.
UN DOMESTIQUE.....	M. MASQUILLIER.

La scène est à Paris.

---

*Nota.*—Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.

UNE

# LOGE D'OPÉRA

---

Un élégant boudoir. Porte à droite et à gauche, dans l'angle. Au milieu, une cheminée avec du feu; une pendule, des vases et un journal sont placés dessus, et un cordon de sonnette pend à la droite. Un grand fauteuil est posé à droite de la cheminée; et à gauche, lui faisant face, est une causeuse, un peu en avant de laquelle il y a un guéridon où se trouvent une lampe allumée, des volumes et des albums.—A droite, contre le mur, au premier plan, un piano avec une chaise devant.—A gauche, contre le mur, un canapé sur lequel est étalée une robe de soirée. En avant de ce canapé, une petite table surmontée d'un miroir et formant toilette. Au fond, à gauche, un petit meuble avec une boîte dessus.

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LIRIA, seule.

Au lever du rideau, madame de Liria, en élégante robe de chambre, est au piano; elle termine le morceau qu'elle jouait par des accords tumultueux et une gamme furieuse, puis elle regarde l'heure à la pendule.

Huit heures! La toile se lève en ce moment sur *le Comte Ory*!... La salle de l'Opéra se remplit peu à peu; dans une heure toute la société du vendredi sera là, pour assister au début de l'Olivetta, la belle danseuse espagnole dont on parle tant!... Et moi, je reste seule ici, ne sachant que faire de moi ni du temps... ce pauvre temps qu'on a bien de la peine à tuer... et qui prend si aisément sa revanche!... (Se levant.) Mais aussi, quelle idée avait ma tante,

madame de Saint-Yves, en me persécutant depuis huit jours, pour m'obliger à faire ce soir un choix définitif dans la collection de mes soupirants? On ne pourrait donc pas rester veuve un peu; s'accorder un bon petit entr'acte entre un mari et l'autre?... Mais non! On a là une tante qui vous tracasse, qui vous persécute, qui protège celui-ci, repousse celui-là, décide selon son goût, sans consulter le vôtre, et répète du matin au soir qu'il faut en finir!... En finir avec quoi?... Avec une liberté dont on fait le meilleur usage? Désespérer une demi-douzaine d'attentifs, tous charmants... parce qu'ils espèrent!... Accepter, ce soir même, pour aller à l'Opéra, le bras de celui auquel je consentirais à donner ma main... cette petite main blanche, dans laquelle on sait qu'il y a soixante bonnes mille livres de rente? Eh bien! non, je me suis révoltée, insurgée; j'ai préféré renoncer à l'Opéra, à l'Olivetta... et déclarer à cette tante implacable que la manifestation demandée n'aurait pas lieu! Et, afin de brûler mes vaisseaux, je lui ai fait enlever notre loge par une famille d'étrangers qu'elle a sur les bras. Comme cela, je perds une belle soirée, c'est vrai, mais au moins je reste veuve! (Elle regarde du côté du guéridon.) Et puis d'ailleurs, faire un choix c'est bientôt dit, mais cela ne va pas si vite! (Elle s'assied sur un pouff, à droite du guéridon, prend un album et l'ouvre.) Il y a là, dans cet album de portraits-cartes, au milieu de nos célébrités à un franc la pièce, quatre hommes et... un général qui ont des droits égaux sur mon cœur... c'est-à-dire, qui n'en ont pas plus l'un que l'autre! Si je battais ensemble toutes ces cartes, y trouverais-je ce qu'on appelle un atout? (Parcourant l'album.) Le comte de Rubert.... Encore un sportsman!.... M. de Liria aussi était un sportsman!... Je l'ai pleuré...

c'était mon devoir et son droit; mais je ne veux plus d'un mari qui court avec une casaque cerise, ou qui regarde courir avec un voile marron.—Anatole Duvivier... le plus acharné à ma poursuite... un petit ambitieux qui veut une femme riche... pour être riche, cela va sans dire... et puis pour arriver plus vite à une préfecture, au conseil d'État, que sais-je? Madame de Liria se transformant en madame du Vivier, même avec un grand V... comme il le proclame... ce n'est pas bien tentant!—Henri Darsay... (Émue.) Celui-là, il n'y a pas à y penser... malheureusement! (Continuant.)—Ah! le baron de Brodenbach, général autrichien en disponibilité... qui se tient à ma disposition! le protégé tout particulier de ma tante. En fait de mariage, c'est peut-être le plus raisonnable que j'aie là sous la main : à la première guerre, on pourrait être feld-maréchale! Comme ma belle-sœur Clarisse serait désespérée, le jour où elle me verrait feld-maréchale! Ah! si Brodenbach était moins laid! (Regardant le portrait-carte.) Quel terrible homme de guerre! En Chine, on le mettrait au premier rang de la bataille... pour effrayer l'ennemi. (Elle remet l'album sur le guéridon, se lève et va sonner à la cheminée, puis redescend.) Et dire que bientôt je devrais partir pour l'Opéra... y arriver pendant le premier acte... faire un peu de bruit... scandaliser mes voisins... m'asseoir sous le feu croisé d'une douzaine de lorgnettes... c'est si amusant! (Elle regarde la robe étalée sur le canapé.) Cette robe qui me plaisait tant hier, quand je croyais aller voir débiter l'Olivetta, elle m'agace à présent! (Elle remonte à la cheminée et sonne de nouveau.)

## SCÈNE II

CÉLESTINE, MADAME DE LIRIA.

CÉLESTINE, entrant de la gauche.

Madame a sonné?

MADAME DE LIRIA.

Et vous ne venez pas. Otez de là cette robe que je me faisais une fête de mettre ce soir pour la première fois....

CÉLESTINE, à part, sans déranger la robe.

Et pour l'avant-dernière!

MADAME DE LIRIA.

Ce velours cerise fait si bien sur ce blanc! J'aurais posé dans mes cheveux une guirlande... assez imprévue.

CÉLESTINE.

Cette invention de madame, qui ferait la fortune d'une maison de modes, et que sa belle-sœur s'empressera de copier, comme elle a fait de la dernière, au dîner du général!

MADAME DE LIRIA.

Oui, Clarisse se pique d'être ma rivale en toutes choses.

CÉLESTINE.

Même en veuvage!

MADAME DE LIRIA.

Elle me vole mes toilettes, mes menus, mes fournisseurs, mes relations....



CÉLESTINE.

Ah ! par exemple, si elle volait à madame M. Anatole Duvivier, je n'appellerais pas le commissaire.

MADAME DE LIRIA.

Vous n'aimez pas M. Duvivier, il me semble ? Est-ce qu'il n'est pas généreux, ce fumeur ?

CÉLESTINE.

M. Anatole n'est généreux qu'en fumée. Il avoue qu'il fumait déjà à quinze ans. On l'aura sévéré avec un cigare !

MADAME DE LIRIA.

Célestine !... Allons, emportez tout cela.

CÉLESTINE.

Est-ce que madame ne va pas s'habiller ici ? il y fait plus chaud que dans le cabinet de toilette. J'avais tout préparé....

MADAME DE LIRIA.

Vous n'avez donc pas compris que je ne sors pas ce soir, Célestine ?

CÉLESTINE.

Comment ! C'est pourtant aujourd'hui jour d'Opéra de madame ?

MADAME DE LIRIA.

Eh bien ! je ne vais pas à l'Opéra. Ce matin j'ai écrit à ma tante qu'elle pouvait disposer de notre loge.

CÉLESTINE.

Et, ce soir, on dirait que madame en est fâchée !

MADAME DE LIRIA, agacée.

Fâchée... non, car j'ai bien fait !... Et pourtant, maintenant que l'heure est venue....

CÉLESTINE.

Madame a des regrets ! Mais pourquoi madame ne va-t-elle pas avec sa belle-sœur ?

MADAME DE LIRIA.

Clarisse ? Oh ! je suis bien sûre qu'elle est enchantée de ne pas me voir à la fête ! Elle jouira en paix de ma guirlande... et de mes prétendants.

CÉLESTINE.

Mais madame aurait peut-être pu trouver une autre loge, en s'adressant à quelqu'un de ces messieurs ?

MADAME DE LIRIA.

Auquel ?... Au général ? Impossible ! C'est précisément à cause de lui que je me suis décidée à rester chez moi. Il n'y avait guère que M. Duvivier....

CÉLESTINE.

Oh ! celui-là, c'est un prêteur usuraire ; il ne donne rien pour rien.

MADAME DE LIRIA.

Eh ! mais vous commencez à m'inquiéter ! car, en apprenant que notre loge était la proie des provinciaux, il m'a promis de remuer ciel et terre....

CÉLESTINE.

Il suffirait de remuer quelques louis. (Elle remonte à la cheminée.)

MADAME DE LIRIA.

Un soir comme celui-ci ! y pensez-vous ? Et, d'ailleurs, les seules loges où je puisse me montrer ne se vendent

guère. (Passant à gauche.) Décidément, je ne cours pas avec M. Duvivier le danger..... de la reconnaissance!

## SCÈNE III

MADAME DE LIRIA, CÉLESTINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, venant de la droite, à Célestine.

Gertrude?

CÉLESTINE, allant à lui, en regardant madame de Liria.

Quoi?

LE DOMESTIQUE.

Une carte pour madame!

CÉLESTINE.

Donnez. (Le domestique donne la carte et sort.)

## SCÈNE IV

MADAME DE LIRIA, CÉLESTINE.

MADAME DE LIRIA.

Comment, *Célestine*, vous vous nommez *Gertrude*?

CÉLESTINE.

Je me nomme Gertrude pour les gens... et Célestine pour les maîtres!

MADAME DE LIRIA.

Voyons cette carte. (Lisant avec émotion.) « Henri Darsay! »—Comment! Darsay est de retour? Depuis quand? La carte n'est pas pliée.

CÉLESTINE.

C'est qu'il l'aura envoyée.

MADAME DE LIRIA.

Ah! par exemple, s'il avait eu une bonne inspiration, il serait venu ce soir!—Mais c'est vendredi... il doit me croire à l'Opéra; et, comme il s'agit d'un ballet, il n'y va pas, lui, le pauvre aveugle! A moins que ma belle-sœur ne l'ait emmené avec elle, sous prétexte de *comte Ory*!

CÉLESTINE.

Oui!... et pour l'empêcher de venir chez madame. (Elle remonte à la cheminée et arrange le feu.)

MADAME DE LIRIA, s'asseyant sur la causeuse.

Ce cher Darsay! Les bonnes soirées que nous avons passées ensemble; l'hiver dernier, pendant mon deuil... lui, assis là, au coin du feu, dans ce fauteuil... et moi, ici, étendue sur cette causeuse, bien à mon aise... en robe de chambre... car, un aveugle, c'est bien commode à recevoir!

CÉLESTINE.

Je crois bien! Il n'y faut pas de frais de toilette. Mais comment M. Darsay est-il devenu aveugle? Pour un peintre, c'est bien gênant! (Elle passe à gauche.) Était-ce un bon peintre, madame?

MADAME DE LIRIA.

Un bon peintre? dites une célébrité, une véritable illustration! A la veille même d'être de l'Institut! lorsqu'il y a deux ans, le désir d'étudier une nature... plus naturelle que la forêt de Fontainebleau, le fit partir pour la haute Égypte. Là... je ne sais pas au juste ce qui s'est passé,

car je n'ai jamais osé le lui demander... mais enfin il est revenu aveugle !

CÉLESTINE.

C'est bien triste !... Et, ne pouvant plus peindre, il s'est mis à aimer la musique ?

MADAME DE LIRIA.

Et ma tante, qui connaissait son goût, l'invitait quelque fois à venir dans notre loge. Il était là, écoutant derrière nous, causant dans les entr'actes, et me faisant peu à peu apprécier sa haute intelligence et la bonté de son cœur. Que de choses j'ai pu apprendre ainsi, durant nos entretiens, touchant le monde, les lettres, les arts ! Comme il savait, sous une forme ingénieuse, variée, amusante même, m'apprendre ce que, dans mon tourbillon mondain, je n'avais jamais eu le loisir ou l'intelligence d'observer ! (Soupirant.) Ah ! Clarisse est bien heureuse !

CÉLESTINE.

Et M. Darsay n'a jamais vu madame ? Ce qui s'appelle vu ?

MADAME DE LIRIA.

Non ; je n'ai eu occasion de le connaître qu'après son malheureux voyage en Égypte.

CÉLESTINE.

Ah !

MADAME DE LIRIA.

Je perds donc avec lui une partie de mes avantages ; car, sans coquetterie, j'imagine qu'on a plus de plaisir à me voir qu'à m'entendre.

CÉLESTINE.

D'abord, madame est trop modeste pour son esprit; et puis, comme M. Darsay est peintre, il a dû se faire votre portrait dans son imagination.

MADAME DE LIRIA.

La place est prise.

CÉLESTINE.

Alors, pourquoi votre belle-sœur ne l'épouse-t-elle pas? Un mari qui vous aime les yeux fermés, ça doit avoir parfois son agrément.

MADAME DE LIRIA, montrant le portrait-carte.

M. Darsay a les yeux bien ouverts.

CÉLESTINE, regardant.

Oui... mais, s'il n'y voit pas, cela revient au même.

MADAME DE LIRIA, se lève et va à la cheminée.

Qui dit, d'ailleurs, que Clarisse ne l'épousera pas? (Réveuse.) Ce bon Darsay... comme il aime mon petit Albert!

CÉLESTINE.

Il y a bien là-dedans quelque chose pour la mère!

MADAME DE LIRIA.

Vous vous trompez. (Se regardant dans la glace.) Un mari qui ne pourrait me voir... autant être laide! (Elle prend un journal sur la cheminée et le parcourt.) « Armée  
« du Potomac... les fédéraux et les confédérés... » — « Il a  
« été restitué au Trésor, par un anonyme, une somme de  
« trois francs soixante-huit centimes... » (Avec explosion.)  
— Eh bien! non... je ne resterai pas ici ce soir!...  
(Elle remet le journal sur la cheminée. On entend le timbre.)

CÉLESTINE.

On sonne. . . Si c'était M. Henri Darsay ?

MADAME DE LIRIA.

Ah ! il viendrait à propos.

## SCÈNE V

MADAME DE LIRIA, CÉLESTINE, LE DOMESTIQUE,  
puis M. ANATOLE DUVIVIER.

LE DOMESTIQUE, à la porte de droite.

M. Anatole-Duvivier demande si madame veut le recevoir ?

MADAME DE LIRIA.

M. Duvivier ! . . . faites entrer. (Le domestique sort.)  
Il vient m'annoncer, un peu tard, qu'il n'a pu se procurer  
une loge. (A Anatole, qui entre tout essoufflé.) Comment !  
c'est vous, à cette heure-ci ? Jé vous croyais à l'Opéra !

ANATOLE.

Ah ! madame, pardonnez ! . . . Ouf ! je n'en puis plus. . .  
je suis sur les dents !

MADAME DE LIRIA.

Qu'avez-vous donc, une syncope ? Voulez-vous un  
verre d'eau ?

ANATOLE.

Moi ? Par exemple !

MADAME DE LIRIA.

Vous voilà hors d'haleine !

ANATOLE.

Ah ! quand vous allez savoir...

MADAME DE LIRIA.

Quoi donc ?

ANATOLE, avec importance.

Depuis ce matin je me dis : Anatole Duvivier, mon bien bon, il faut absolument que madame de Liria soit ce soir à l'Opéra, au milieu de toutes les élégances de Paris ; il faut qu'elle te le doive... et que tu sortes vainqueur d'un combat... dont Chimène est le prix !

MADAME DE LIRIA, à part.

Comment, Chimène ? Saurait-il...

ANATOLE.

Oui, me dis-je, qu'elle soit l'étoile de cette fête brillante ! Qu'elle règne dans cette salle, où les belles toilettes... les contrôleurs en cravate blanche... la cour et la ville... l'orchestre harmonieux, le lustre étincelant... le ministre dans sa loge... et le chef du personnel dans sa stalle !

MADAME DE LIRIA.

Oh ! cela doit être d'un effet superbe ! Vous paraîsez souvent préoccupé des bureaux, monsieur Anatole ?

ANATOLE.

Moi ? pas du tout ! L'espoir de vous plaire, voilà ce qui m'a donné un courage, une ardeur !... (Avec force.) Madame, vous voyez ici Jason, le capitaine Cook et sir John Franklin fusionnés et condensés en ma personne !

MADAME DE LIRIA.

Tout cela ! Vous allez me raconter l'histoire des nau-



frages? (Elle fait signe à Célestine, qui sort, et s'assied sur la causeuse, où elle se met à broder.) Reposez-vous donc !

ANATOLE, familièrement.

Tantôt, en vous quittant, la première chose que je fis, —et ce n'était pas maladroit,—fut d'aller à mon Cercle pour voir si, parmi les divers abonnés de l'Opéra, il ne s'en trouverait pas un qu'on pût subtilement dévaliser de sa loge. Il ne fallait, pour cela, qu'un peu du génie de Machiavel.

MADAME DE LIRIA, riant.

C'est déjà quelque chose. (On entend le timbre.) Mais ouvrez une parenthèse, monsieur Anatole, que je sache. . .

## SCÈNE VI

MADAME DE LIRIA, ANATOLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à la porte de droite.

Madame, c'est M. le comte de Rubert. . .

ANATOLE, à part, adossé à la cheminée.

Un de mes rivaux !

LE DOMESTIQUE.

Qui, ne voyant pas madame à l'Opéra, vient demander lui-même si madame se trouverait indisposée. ,

MADAME DE LIRIA.

Remerciez M. de Rubert, et dites-lui que je suis restée chez moi. . . parce que. . . parce que j'ai la migraine. (Le domestique sort.)

ANATOLE, à part.

Le comte renvoyé, tandis que je suis ici. . . c'est char-

mant. (Haut.) Cette banale excuse, une migraine... que vous n'avez pas... Je craignais que M. de Rubert ne fût plus en faveur. Serait-il distancé, le sportsman?

MADAME DE LIRIA, tristement.

M. de Liria aussi était un sportsman...

ANATOLE, s'asseyant sur le grand fauteuil.

C'est vrai; vous l'avez perdu d'une façon... bien singulière?

MADAME DE LIRIA.

Dites bien triste!

ANATOLE.

M. de Liria est mort... d'inanition?

MADAME DE LIRIA.

Oui... il se laissait maigrir pour lutter de légèreté et de transparence avec le jockey Patrick, contre lequel il devait courir au printemps.—Quand, alarmée d'une pareille démençe, je fis appeler les médecins... il était trop tard!

ANATOLE.

Oui, M. de Liria ne pesait plus que trente-sept kilos... (Un temps.) C'était peut-être encore trop pour courir, mais ce n'était plus assez pour vivre!

MADAME DE LIRIA.

Ah! si les jeunes filles savaient combien elles sont heureuses, elles aspireraient moins vite à se marier!

ANATOLE.

C'est que le mariage..., c'est jusqu'à présent le seul moyen connu pour devenir veuve!

MADAME DE LIRIA.

En effet!—Mais cette loge?

ANATOLE, se levant.

Je cours donc à mon Cercle, et le premier ami que j'y trouve, c'est le baron de Broc, titulaire annuel de la loge n° 12. Vous connaissez le n° 12?

MADAME DE LIRIA.

Je crois bien ! à côté de l'ambassadeur d'Espagne.

ANATOLE.

Précisément. « A propos, mon cher,—lui dis-je d'un « petit air détaché,—vous savez, M. de Hervey, notre « premier secrétaire à Munich ? Il vient passer un congé « de quinze jours à Paris. » — A ce nom de Hervey, le baron pâlit. « Oui, repris-je,—toujours de mon petit air « détaché,—il sera même ce soir à l'Opéra... et, tenez, « précisément à côté de vous ! » La nouvelle secoue fortement mon de Broc !

MADAME DE LIRIA.

Pourquoi ?

ANATOLE.

Ah ! c'est que vous ne savez pas?... Il y a trois ans, c'était une rivalité, une compétition, une sorte de steeple-chase entre Hervey et de Broc, au sujet de la belle Laura d'Aubrier ; et, dans cette course, mon ami de Broc ne l'a emporté, —pardonnez-moi l'expression, chère madame,—ne l'a emporté que d'une longueur de tête.

MADAME DE LIRIA.

Et cette tête ?...

ANATOLE.

Eh bien ! cette tête... le baron tient naturellement à la défendre contre celui qui est arrivé second sur la piste du mariage ! Vous comprenez donc, chère madame, que, fort effrayé du voisinage en question, de Broc a, sur-le-champ, renoncé à l'Opéra...

MADAME DE LIRIA.

Ah ! vraiment ?

ANATOLE.

Et que le motif,—pour sa femme,—ç'a été un dîner improvisé sous je ne sais quel prétexte. . . un pari perdu. . . du gibier reçu. . . enfin, n'importe ! Bref, il a invité Brodenbach, le vieux Brodenbach, qui se trouvait là !

MADAME DE LIRIA.

M. Duvivier. . . le général n'a que cinquante-cinq ans !

ANATOLE.

Cinquante-cinq ? . . . c'est possible ! (A part, en descendant à droite.) Mais les années de campagnes comptent double !

MADAME DE LIRIA.

Finissez-en !—Cette loge ?

ANATOLE.

Eh bien ! cette loge. . . le baron m'a dit. . . (avec emphase) m'a dit de l'offrir,—de ma part,—à madame de Liria !

MADAME DE LIRIA, quittant sa broderie et se levant.

Comment, vous l'avez ?—Montrez donc ! (Elle va à lui.)

ANATOLE, posant le coupon sur le fond de son chapeau et le présentant comme sur un plateau.

Voilà ! . . . Six places, chère madame : trois pour vos volants. . . une pour vous-même. . . Les deux autres pour mon chapeau et pour moi, si vous voulez bien nous y souffrir.

MADAME DE LIRIA.

Cher monsieur Anatole. . . mais vous êtes charmant, tout à fait charmant !

ANATOLE, enchanté.

Merci ! (A part.) De là on est tout à fait en vue du chef du personnel...

MADAME DE LIRIA.

Mais que dira M. de Hervey, qui s'attend à trouver madame de Broc dans cette loge ?

ANATOLE, avec importance.

Heu !... vous n'aviez pas deviné... Machiavel ?...  
(Riant.) M. de Hervey n'a pas quitté Munich.

MADAME DE LIRIA.

Comment !... mais c'est plus que du Machiavel, cela... c'est du Robert Houdin !

ANATOLE, avec fatuité.

Robert Houdin... c'est bien possible... ah ! jusqu'où ne m'élèverais-je pas, madame, si j'étais aidé, encouragé ! *Quæ non ascendam !* comme disait un philosophe antique... ou moderne... on n'a jamais su au juste !

MADAME DE LIRIA, à part, en allant à gauche, tandis que Duvivier rajuste ses manchettes à droite, d'un air vainqueur.

Mais que pensera ma tante ? Supposera-t-elle que, revenant sur mon refus d'hier, j'ai fait un choix, et que ce choix s'est porté sur... Oh ! non, c'est impossible !... Ne songeons plus qu'à m'amuser ce soir et à faire enrager Clarissé... Il est grand temps que je me décide à m'habiller. (Haut.) Mon cher monsieur, je vous suis bien reconnaissante...

ANATOLE.

Oh ! il n'y a pas de quoi, madame ; car l'honneur de vous accompagner est une récompense... une faveur bien précieuse... surtout en ce moment... où l'attention du gouvernement est fixée sur moi !

MADAME DE LIRIA.

Comment cela ?

ANATOLE.

Oh ! je puis bien vous le dire à présent... Je vais être nommé sous-préfet... pour commencer !

MADAME DE LIRIA, étonnée.

Sous-préfet?... Ah ! j'en suis charmée... c'est-à-dire désolée... puisque nous vous perdrons !

ANATOLE, avec insinuation.

Si vous me perdez, c'est que vous le voudrez bien : car il vous serait très-facile...

MADAME DE LIRIA.

Je vous devine !... Quitter Paris pour Barcelonnette... Marvéjols ou Sisteron ?

ANATOLE.

Barcelonnette?... Ah ! mis en lumière par le charme et l'éclat d'une femme comme vous, je n'y resterais pas longtemps dans ce Marvéjols ! J'arriverais à tout pour vous plaire !... Parlez, que voudriez-vous être ?

MADAME DE LIRIA.

Je voudrais être... habillée pour aller à l'Opéra.

ANATOLE.

Oui... mais ensuite ?

MADAME DE LIRIA.

Eh bien mais... maréchale de France !

ANATOLE.

Oh ! pour cela, je l'avoue, je n'y pourrais rien. J'ai tiré à la conscription en 1853 ; j'ai eu un mauvais numéro ; on m'a acheté un homme ; il a été blessé à Solferino... Voilà tous mes états de service !

MADAME DE LIRIA.

Et vous n'êtes pas décoré ?

ANATOLE.

Mon Dieu ! non. Mais si vous vouliez être préfète, comptez sur moi ! Une préfecture, c'est une vice-royauté !

MADAME DE LIRIA.

J'aimerais assez, je l'avoue, à ne pas m'éloigner du bois de Boulogne et de l'Opéra.

ANATOLE.

Alors, j'entre au palais du quai d'Orsay, je conseille. . . nous conseillons l'État ; car vous serez de moitié dans tout ce que je serai. . . Préférez-vous ? . . .

MADAME DE LIRIA.

M'habiller. . . oui ! (Elle remonte un peu.)

ANATOLE, l'arrêtant.

Voyons, parlons sérieusement. Une femme comme vous doit faire son mari tout ce qu'elle veut : receveur général, député, ambassadeur. . .

MADAME DE LIRIA.

Eh ! eh ! l'ambassadrice Duvivier !

ANATOLE.

Avec un grand V. . . ce serait superbe ! Cela vaut bien le titre de maréchale, surtout en Autriche !

MADAME DE LIRIA, avançant et le forçant à reculer vers la porte.

Monsieur Anatole, vous m'avez apporté une loge, c'est pour que j'en profite, j'imagine. . . Eh bien ! alors, permettez-moi donc. . . Et si je puis vous être utile en échange de l'agrément que vous me procurez, croyez que. . .

ANATOLE, avec élan.

Vous acceptez ma main ?

MADAME DE LIRIA.

J'accepte votre bras.

ANATOLE.

C'est déjà un commencement ; car enfin, vous donnez carrière aux suppositions. . .

MADAME DE LIRIA.

Du ministre et du secrétaire général ? Eh bien ! oui, et si cette petite comédie muette peut servir votre ambition, je n'y aurai pas de regret ; mais ne perdez pas un instant pour enlever votre nomination, car je ne me prête à l'illusion que pour ce soir.

ANATOLE.

Ce soir ! . . . Ah ! c'est bien court ! . . . Moi qui vous aime sans calcul . . . car, si je calculais, si je ne songeais qu'à la fortune, je pourrais ailleurs . . .

MADAME DE LIRIA.

Aurais-je une rivale ? Seriez-vous aimé, monsieur Anatole ?

ANATOLE.

Heu ! . . . heu ! . . . on en parle !

MADAME DE LIRIA.

Attendez donc ! . . . Il me semble, en effet, avoir entendu dire . . . mais, oui, la veuve d'un fabricant . . .

ANATOLE.

D'un chimiste, madame !

MADAME DE LIRIA.

Non, ce n'est pas cela qu'on m'a dit.

ANATOLE.

Un chimiste de premier ordre . . . qui a su ravir à la nature un de ses secrets, en combinant l'acide carbonique avec . . . avec l'hydrochloraté de soude et le . . . le carbonate de magnésie !

MADAME DE LIRIA.

Eh bien oui, un fabricant d'eau de Seltz !



ANATOLE.

Si vous y tenez!... Eh bien! cette veuve scientifique, je vous la sacrifie avec son million.

MADAME DE LIRIA.

Et ses quarante-cinq ans!

ANATOLE, avec sentiment.

Je vous en sacrifierais bien davantage!

MADAME DE LIRIA.

Je vous crois!

ANATOLE.

Ne vous ai-je pas déjà sacrifié...

MADAME DE LIRIA.

Une passion profonde... oui... votre cigare?...

ANATOLE, avec éclat.

N'en riez pas!... Le cigare, madame, savez-vous bien ce que c'est?

MADAME DE LIRIA.

On est bien forcé de le savoir aujourd'hui!

ANATOLE.

C'est l'opium oriental transformé à l'usage de l'Occident; c'est la grossière ivresse du vin idéalisée pour l'homme élégant... Un cigare... un bon!... c'est un ami toujours prêt, le phénix des amis... qui renaît toujours de ses cendres...

MADAME DE LIRIA.

Eh! mais, monsieur Anatole, vous en parlez comme un poète... le poète de la régie!

ANATOLE.

C'est qu'il faut bien vous faire juger la valeur de mon holocauste! On est là, enfermé dans sa chambre solitaire, renversé dans un bon fauteuil... le silence au dehors, presque l'ombre au dedans, un cigare onctueux entre les

lèvres ! Indolent, contemplatif, on voit se dérouler et prendre corps, dans les spirales de la vapeur bleue, tous les rêves, toutes les aspirations dont l'âme est secrètement remplie : c'est la femme adorée. . . c'est la place désirée ! On possède l'une et l'autre . . . on est aimé . . . marié . . . sous-préfet ! . . . Et ce n'est que le cigare consumé, qu'on retombe dans la vie réelle, pour reconnaître que de tant d'illusions et de charmants mirages, il ne reste . . . qu'un peu de cendres . . .

MADAME DE LIRIA.

Et de mauvaise odeur !

ANATOLE.

Je ne dis pas non.

MADAME DE LIRIA.

Mais, trêve de plaisanteries ! Décidément, vous allez me laisser à ma toilette. (Appelant.) Célestine ! (A Anatole.) Je ne vous demande qu'une toute petite heure. . .

ANATOLE.

D'une heure et demie ! Je connais les femmes. Mais, n'importe ! Je vais rester par là, dans votre salon, avec mes douces impressions, l'espérance . . . et le journal du soir !

MADAME DE LIRIA.

Pas du tout ; vous êtes libre ! Il suffit que vous soyez ici à dix heures.

ANATOLE.

Mais cependant . . .

MADAME DE LIRIA, à Célestine qui entre.

Célestine, mettez M. Anatole à la porte.

CÉLESTINE.

Oui, madame.

ANATOLE.

Flatteuse familiarité ! . . . C'est charmant ! . . . Eh bien,

madame, je pars comme une fusée, mais je reviens comme un éclair. (Il sort vivement par la droite.)

## SCÈNE VII

CÉLESTINE, MADAME DE LIRIA.

MADAME DE LIRIA.

Allons, Célestine, vite, à ma toilette!—Mettez le verrou. (Célestine met le verrou à la porte de droite, puis descend à gauche et avance la toilette.) Drôle de petit bonhomme! Avec quel aplomb il a escamoté cette loge! Seulement le tour de main qu'il voudrait me faire prendre pour de l'amour n'était évidemment qu'une spéculation sur ma personne... un calcul d'ambition et de fortune! Cette loge, enfin, masquait tout simplement une embuscade. Fi! l'horreur!... Allons, allons, à dater de demain... (Elle s'assied devant la toilette.) Après tout, il réussira peut-être, ce petit roué; et la devise de Fouquet peut lui convenir. Avec un pareil caractère, on ne s'élève pas bien haut, sans doute; mais on grimpe... et cet Anatole me semble un écureuil. L'important est de ne pas lui servir d'échelon.—Mais ce n'est pas une raison pour que je renonce à sa loge. (On entend le timbre.) Encore! — Célestine, allez vite dire à l'antichambre que je n'y suis pour personne!... Pour personne, entendez-vous?

CÉLESTINE, allant à la porte de droite.

Oui, madame. (Le domestique frappe.) Qu'est-ce encore?

LE DOMESTIQUE, en dehors de la porte.

M. Henri Darsay demande si madame peut le recevoir.

CÉLESTINE.

M. Darsay, madame !

MADAME DE LIRIA, très-émue.

Henri?... Ah! mon Dieu! Mais je vais m'habiller...  
je suis désolée... Impossible de le laisser entrer!

CÉLESTINE.

Un aveugle... Madame le disait tout à l'heure; c'est  
bien commode à recevoir!

MADAME DE LIRIA, après une hésitation.

Au fait, c'est vrai!... oui, il peut entrer.

CÉLESTINE.

Je vous l'amène. (Elle sort.)

MADAME DE LIRIA.

Ce bon Henri!... Je me sens tout émue à l'idée de le  
revoir! (Elle se regarde et accommode ses cheveux avec le  
miroir à main... puis s'arrête.) Tiens!... un aveugle...  
je n'y pensais plus... ce que c'est que l'habitude!

## SCÈNE VIII

MADAME DE LIRIA, HENRI DARSAY, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, conduisant Henri par la main.

Prenez garde, monsieur... allez doucement!

HENRI, lui échappant.

Merci! je puis parfaitement tout seul.

CÉLESTINE.

Non pas! vous allez vous heurter.

MADAME DE LIRIA, allant à lui.

Darsay, mon ami, que je suis heureuse de votre retour!

HENRI.

Et moi, que dirai-je donc! Si vous saviez...

CÉLESTINE, à part.

Ces aveugles ont un amour-propre !

MADAME DE LIRIA.

Je venais de défendre ma porte à tout le monde ; mais pour vous, c'est différent, pauvre ami ! Vous ne pouvez pas me gêner... malheureusement ! Et, tout en causant avec vous, je pourrai m'occuper de ma toilette. (Elle remonte à la cheminée, Célestine aussi.)

HENRI, sur le devant, à gauche.

Sa toilette ? diable !... C'est un cas de conscience ! Si c'est comme aveugle qu'on me reçoit...

MADAME DE LIRIA, à Célestine, en arrangeant le fauteuil.

Mettons-le ici, dans son petit coin habituel.

HENRI, à part.

Je ne peux pourtant pas la quitter si vite, pour la première fois que j'ai le bonheur de la voir ! D'ailleurs, jusqu'ici, du moins, ce n'est que piquant... et, si le danger arrive, je me sauverai—bravement.

MADAME DE LIRIA, revenant à Henri.

Maintenant, donnez-moi votre main... (Leurs regards se rencontrent, elle pousse un cri.) Ah !

HENRI.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DE LIRIA.

C'est singulier ! Il me semble que vous n'êtes plus le même !

HENRI.

Comment... vous croyez ?

MADAME DE LIRIA.

Et si je ne savais pas que vos yeux ouverts sont sans regard....

HENRI.

Eh bien?

MADAME DE LIRIA.

Je croirais que vous me voyez !

HENRI.

Vraiment ! vous croiriez cela ?

MADAME DE LIRIA, lui prenant la main gauche  
et le conduisant à la cheminée.

Mais venez...

HENRI, à part.

Laissons-nous faire !

MADAME DE LIRIA, l'arrêtant au fauteuil.

Mettez-vous là !

HENRI, feignant d'être aveugle.

Est-ce ici ? Puis-je m'asseoir ?

MADAME DE LIRIA.

Oui, très-bien ! (Elle s'appuie à la cheminée et le regarde.) Ah ça, mon ami, d'où arrivez-vous donc... depuis un siècle-qu'on ne vous a vu ?

HENRI.

Je viens des bords du Rhin... un beau pays !

MADAME DE LIRIA.

Oui, un beau pays... (à part, en allant à la toilette) pour ceux qui peuvent l'admirer... pauvre garçon ! — Allons, Célestine, apportez la lampe... Ai-je tout ce qu'il me faut ?

Célestine prend la lampe sur le guéridon et la met sur la toilette.

HENRI, à part.

Qu'elle est belle ! Ah ! plus belle encore que mon cœur ne l'avait rêvée !

MADAME DE LIRIA, à Henri.

Et qu'alliez-vous donc faire au Rhin ? Boire du Johannisbèrg ? Entendre la musique badoise ? Tenter les jeux de hasard ? Un duel d'aveugles entre la fortune et vous ?

HENRI.

Précisément!

MADAME DE LIRIA.

Ah!... et vous avez perdu?

HENRI.

Au contraire... j'ai gagné.

MADAME DE LIRIA.

Bah!

HENRI.

Oui... j'ai gagné... la partie que j'allais jouer.

MADAME DE LIRIA.

Avec quel air vous me dites cela! — Au fait, j'y pense, Clarisse faisait à peu près le même voyage... vous l'aurez probablement rencontrée?

HENRI.

Clarisse?

MADAME DE LIRIA.

N'est-ce pas le souvenir de cette rencontre... ou le bonheur de la retrouver à Paris qui vous rend si radieux! — Vous ne répondez pas?

HENRI.

Si fait... tout à l'heure, je parlerai; car je venais précisément pour cela. Mais maintenant je suis moins pressé; je me trouve si bien ici!... Je ne suis pas fâché de faire languir un peu la situation!

MADAME DE LIRIA, occupée de sa coiffure.

Comme vous voudrez! Le principal, pour moi, c'est de vous voir heureux.

HENRI, la regardant avec bonheur.

Je le suis!... après avoir bien souffert cependant! Mais je puis aujourd'hui faire comme le voyageur qui, après avoir miraculeusement franchi un précipice, se retourne, regarde le péril, et remercie Dieu de l'avoir sauvé!

MADAME DE LIRIA.

Pauvre ami ! que de fois je vous ai plaint, allez ! Ne plus voir ce qu'on aimait !

HENRI.

Ne pas voir ce qu'on aime !

MADAME DE LIRIA.

Mais on se le représente toujours, n'est-ce pas ? Clarisse a dû souvent vous le demander ? Les traits de la femme aimée ne peuvent plus s'effacer de la mémoire. Elle parle... on les retrouve en soi. Et savez-vous que c'est un grand avantage pour elle ? songez donc qu'elle n'a plus rien à craindre du temps. Son image restera toujours jeune et belle ! C'est comme une boucle de cheveux tendrement donnée dans la jeunesse : la tête qui l'a portée pourra vieillir... les cheveux ne blanchiront pas !

HENRI.

Oui, la vue a sa mémoire... plus fidèle parfois que le cœur...

MADAME DE LIRIA.

Comment ?

HENRI, debout, adossé à la cheminée.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Le plus grand chagrin de mon désastre fut surtout de ne plus revoir cette nature que j'essayais de reproduire sur mes toiles ; ces grands spectacles, qui ne venaient de m'apparaître plus étranges et plus rayonnants, que pour s'effacer brusquement dans ma nuit !

MADAME DE LIRIA, mettant ses bijoux.

Oui, le Nil... ses villages arabes... son delta... Damiète et les vieux remparts de saint Louis.

HENRI.

Avoir entrevu tout cela... être au moment de le saisir, de le fixer... et tout perdre ! (Descendant peu à peu en scène,



tout en parlant, tandis que madame de Liria se retourne pour écouter.) Un soir que notre canje remontait le cours du fleuve, je m'étais couché plein de joie et tout enivré de soleil. La veille, mon regard avide avait contemplé les horizons immenses, les caprices d'une végétation inconnue, les gigantesques monuments que n'ont pu submerger les flots de sable où s'engloutit l'armée de Cambyse, et qui ont enseveli Cléopâtre ! Tout ému de ces admirations, tout joyeux des sujets nouveaux offerts à ma palette, je m'endors, j'en rêve !... Le lendemain, j'ouvre les yeux... Que se passe-t-il donc ?... Quelque chose que je ne puis comprendre, et qui m'effraye ! Pourtant la chaleur du jour m'enveloppe... elle brûle mon front... Le jour éclate pour les autres, je n'en puis douter... et pour moi c'est la nuit ! Je pousse un cri... on accourt... on me parle... J'étends les bras... je sens... je touche... je ne vois pas ceux que j'entends !

MADAME DE LIRIA, prête à aller à lui.

Henri !

HENRI.

Vous comprenez mon désespoir !... Moi, qui appliquais passionnément ma vie à saisir les images des saisons fugitives, les caprices du ciel, les combats de la clarté et de l'ombre ; moi, qui m'enivrais d'espace, comme l'aigle, et qui m'agenouillais, comme le lion, devant les admirables splendeurs d'un soleil couchant... j'étais violemment arraché des contemplateurs du monde !

MADAME DE LIRIA, accourant à lui, et prenant sa main.

Et pas une main amie pour serrer la vôtre !

HENRI.

Non... j'étais seul ! et je ne pus puiser qu'en moi-même le courage et la résignation... Eh bien ! celui qui vous ac-

cable vous relève ! J'avais perdu la réalité, l'imagination vint à mon secours... La veille, j'étais peintre avec mes couleurs, je le devins avec mes souvenirs... Ah ! les éclatants tableaux que je colorai ainsi dans ma nuit ! Les merveilleux points de vue qui vinrent alors se fixer dans la chambre noire de mes paupières baissées !... Et ainsi résigné, ou plutôt soutenu par un secret espoir, je me disais que si mes yeux se rouvraient à la lumière, si ma main pouvait jamais ressaisir ses pinceaux, cette longue méditation de l'ombre n'aurait peut-être pas nui à ma carrière... à mon talent.

MADAME DE LIRIA.

Dites à votre génie, mon ami !

HENRI.

Mais quelle folie que ces rêves d'artiste ambitieux ! Autrefois, j'avais pu croire que le bonheur était dans un rayon de gloire !... Aveugle, et devenu plus sage, je sentis que le bonheur pour moi n'était plus... que dans un rayon de soleil !

MADAME DE LIRIA, avec insinuation.

Un rayon de soleil... et rien de plus ?

HENRI.

Vous avez raison, il y avait aussi l'amour ; car si l'amour est aveugle, l'aveugle... peut bien être amoureux !

MADAME DE LIRIA.

Ah ! j'avais bien deviné, en vous voyant l'air si joyeux !

HENRI.

J'ai donc l'air joyeux ? Vous me trouvez différent de ce que j'étais avant... avant mon voyage ?

MADAME DE LIRIA.

Certainement. Lorsque vous êtes entré tout à l'heure,

j'en ai été frappée. Il y avait sur vos traits un sourire, une sorte de rayonnement... qu'on n'était pas habitué à y voir.

HENRI, riant.

Ah ! tant mieux ! Mais revenons maintenant au but de ma visite. J'ai déjà vu votre tante ; je sais que vous n'allez pas à l'Opéra...

MADAME DE LIRIA, se levant.

Mais, au contraire, j'y vais ; et je suis en retard. (Le reconduisant à son fauteuil) Remettez-vous là.

HENRI, assis.

Vous y allez... seule ?

MADAME DE LIRIA.

Non... pas seule.

HENRI, animé.

Avec qui donc ?

MADAME DE LIRIA, revenant à la toilette.

Vous vous moquerez peut-être de moi, car je vois que ma tante vous a tout dit. J'y vais... avec M. Anatole Duvivier.

HENRI, éclatant.

Duvivier?... Mais le choix d'un pareil cavalier n'a, je l'espère, aucun rapport...

MADAME DE LIRIA.

Pas le moindre rapport, soyez-en sûr ! Mais le moment de la révolte passé, j'ai regretté l'Opéra, le ballet, le début de cette célébrité espagnole, et...

HENRI.

Et la faible femme a reparu ?

MADAME DE LIRIA.

Alors, M. Anatole Duvivier, devant qui je n'avais pas dissimulé mon regret, s'est mis en quatre, afin de me trouver une autre loge.

HENRI.

Et, pour courtage de sa négociation, il a obtenu la faveur de vous accompagner. La prime est belle!

MADAME DE LIRIA.

Bah! j'y gagne plus que lui.

HENRI.

Vous y gagnez d'abord la conversation de M. Anatole, qui doublera certainement pour vous le plaisir du ballet!

MADAME DE LIRIA.

Je vous trouve sévère touchant son ramage. Ce petit bonhomme ne s'escrime pas trop mal! Mais les hommes ne sont pas bons juges de l'esprit de leurs pareils... pas plus que les femmes n'apprécient à son véritable point de vue la beauté d'une autre femme...

HENRI.

Pourtant, vous avouez?...

MADAME DE LIRIA.

Ai-je eu tort d'accepter la loge et le bras de M. Duvi-  
vier?

HENRI.

La loge... passe!... mais le bras...

MADAME DE LIRIA.

L'un apportant l'autre!... Et puis, que voulez-vous, mon ami? on cède souvent en sachant qu'on fait mal... et c'est même là ce qui distingue les êtres raisonnables des fous, et les gens d'esprit des sots. Ainsi, moi, par exemple, je fais raisonnablement toutes sortes de folies, — de folies avouables, bien entendu, — et je serais même disposée à en faire une... par-devant notaire, ce qui est plus grave!

HENRI, avec émotion.

Vous êtes disposée à vous remarier?

MADAME DE LIRIA.

Oui... Est-ce que vous me désapprouvez ?

HENRI

Non pas ! Tout dépend du choix que vous pourriez faire.

MADAME DE LIRIA.

Ce choix est fait... bien que je ne le proclame pas encore en plein Opéra.

HENRI.

Ah !... Et... peut-on savoir ?...

MADAME DE LIRIA.

Il s'agit d'un homme sérieux... qui me donnera dans le monde l'appui dont j'ai besoin !

HENRI.

Et... quel est donc cet homme... sérieux ?

MADAME DE LIRIA.

Le général baron de Brodenbach...

HENRI, se levant vivement, et faisant quelques pas.  
Le général ?

MADAME DE LIRIA.

Prenez garde, où allez-vous donc ?

HENRI, avec explosion.

Le général !... mais il serait votre père !

MADAME DE LIRIA.

Il ne trouve pas cela !

HENRI, avec colère.

Un étranger !... Ah ! décidément, les femmes se servent de leur esprit bien plus au profit de leur folie que de leur raison !

MADAME DE LIRIA, étonnée et à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?

HENRI.

Brodenbach !... Madame Louise de Liria, transformée

en baronné de Brodenbach... Cela n'a pas le sens commun !

MADAME DE LIRIA.

Monsieur Darsay !

HENRI.

Pardon !... mais j'ai entendu dire qu'il était fort laid, ce guerrier ?

MADAME DE LIRIA.

Mais pas tant ! D'ailleurs, à force de regarder la laideur, on finit par y trouver un attrait. Le général a de belles moustaches.

HENRI.

Vous avez le cœur de plaisanter !

MADAME DE LIRIA.

Et puis il est fort riche... c'est un genre de beauté.

HENRI.

Que vous importe ? N'avez-vous pas une fortune suffisante ?

MADAME DE LIRIA, riant.

Ce qu'on appelle une fortune suffisante, c'est toujours un peu plus que ce qu'on a.

HENRI.

Vous calculez ? Je ne vous reconnais plus !... Ce Brodenbach !...

MADAME DE LIRIA.

Qu'avez-vous donc à vous monter ainsi contre le général ? Est-ce qu'avant de m'offrir ses hommages, il s'est dételé du char de Clarisse ? Vous en parlez comme un jaloux !...

HENRI, très-ému.

Moi ! jaloux ?

(Il s'arrête.—Un silence.)

MADAME DE LIRIA.

Eh bien !... vous ne dites plus rien ?

HENRI.

C'est que... je voudrais dire quelque chose qui valût mieux que mon silence.

MADAME DE LIRIA.

Ah ! ça, mon ami, que se passe-t-il donc en vous ? Tout à l'heure vous arriviez avec toute l'expansion du bonheur ; et maintenant vous voilà tour à tour emporté et mystérieux ! Parlez, car si vous êtes le Sphinx, je vous déclare que je n'ai rien de commun avec OEdipe... je ne sais rien deviner.

HENRI.

Il y a pourtant une chose que la femme devine toujours...

MADAME DE LIRIA.

Laquelle ?

HENRI.

L'amour qu'on ressent pour elle.

MADAME DE LIRIA.

Je n'ai jamais été mise à l'épreuve.

HENRI.

Regardez bien autour de vous...

MADAME DE LIRIA.

En croyant deviner cela, je craindrais d'être présomptueuse...

HENRI.

Et en ne le devinant pas, vous êtes peut-être ingrate...

MADAME DE LIRIA, avec élan.

Henri !

(Un silence. — Célestine rentre. — Gêne et contrariété des deux côtés.)

HENRI.

Quand épousez-vous Brodenbach ?

MADAME DE LIRIA.

Le jour où vous épouserez Clarisse !

HENRI, riant.

Eh bien ! mettons qu'ils se marieront le même jour...  
(A part.) ensemble !

(Il marche vivement vers le guéridon).

MADAME DE LIRIA.

Prenez donc garde, imprudent ! vous allez vous heurter !

HENRI, à part.

Diable ! j'oublie toujours mon rôle. (Il s'assied sur le pouff, près du guéridon.—Haut.) Ah ça ! mais, est-ce que les fameuses moustaches du général ne vont pas se hérissier, lorsqu'il verra tout à l'heure le jeune Duvivier en faction auprès de vous dans cette loge ?

MADAME DE LIRIA, rêveuse.

Ce n'est pas là ce qui m'occupe.

HENRI.

Alors à quoi pensez-vous ?

MADAME DE LIRIA.

Je pense... je pense... (Dissimulant) à ma belle-sœur. J'espère que, lorsque vous serez mariés, vous lui direz de ne plus rien me prendre ?

HENRI.

Comment ! je croyais qu'au contraire. . .

MADAME DE LIRIA.

Il s'agit cette fois d'une guirlande. (Henri sourit.) Les hommes rient de ces choses-là ; ils ont tort. Heureusement que je vais la désespérer tout à l'heure, en arrivant avec ma nouvelle invention sur la tête !

HENRI.

Votre belle-sœur?... vous avez l'une pour l'autre une tendresse... armée. Vous vous adorez dans l'intimité ;



vous vous détestez dans le monde. Le matin, patte de ve-  
lours... le soir, la griffe !

MADAME DE LIRIA.

Mon Dieu ! j'aime Clarisse du matin au soir, je vous as-  
sure ; seulement... je crois qu'elle est jalouse de moi.

HENRI.

Elle a ses motifs.

MADAME DE LIRIA, vivement.

Pourquoi ? parce que j'ai deux ans de moins qu'elle ?

HENRI.

Surtout parce que vous avez plus d'esprit.

MADAME DE LIRIA.

Bah !... l'esprit !... Vous disiez tout à l'heure que le  
mien sert plus à ma folie qu'à ma raison.

HENRI.

Eh bien ! alors elle est jalouse... parce que vous êtes  
plus jolie qu'elle !

MADAME DE LIRIA.

Qu'en savez-vous ?

HENRI.

On le dit.

MADAME DE LIRIA, charmée.

Ah ! on dit cela ? Clarisse a pourtant beaucoup de succès  
dans le monde.

HENRI.

Hou ! Des succès de toilette... car c'est une beauté sans  
expression. Le nez parfois un peu rouge... à table !

MADAME DE LIRIA, contente.

Où ! vilain ! Il me semble que vous en parlez bien légè-  
rement... au point où vous en êtes !

HENRI.

C'est précisément à cause de ce point-là.

MADAME DE LIRIA.

Mais de moi, qu'est-ce qu'on vous a dit ?

HENRI.

Oh ! vous... on n'avait rien à m'apprendre. Je vous connais... comme si je vous avais vue toute ma vie.

MADAME DE LIRIA.

Ah ! bah ! Conte-moi donc ça !

HENRI, la regardant, surpris, préparer son blanc, à part.

Ah ça !... qu'est-ce qu'elle va donc faire ? Comment ! elle aussi, belle comme elle est ?

MADAME DE LIRIA.

Vous êtes peintre, et vous vous serez imaginé un idéal impossible : la Fornarina... la Joconde... la Violante... toutes les belles créations des pinceaux amoureux !

HENRI.

Oh ! non ! Il n'y aurait là aucun idéal à se créer. (A part : Amusons-nous un peu !) D'abord, la Violante, cette fille de Palma le Vieux, a le teint bistré d'une Vénitienne, et vous, au contraire...

MADAME DE LIRIA, se retournant, la houppe de poudre de riz à la main.

Et moi ?...

HENRI.

Vous êtes blanche !... un duvet de cygne.

MADAME DE LIRIA, prenant un pompon de rouge.

Ah ! donc, pas de nez rouge ?

HENRI, riant.

Dame ! si vous le vouliez bien ! (Pendant que madame de Liria prend un pinceau et s'arrange les sourcils.) Quant à la Joconde, ce chef-d'œuvre de Léonard, elle vous ressemble moins encore... car elle n'a pas de sourcils... (Madame de Liria s'arrête, le pinceau en l'air) tandis que les vôtres ont

l'air d'être dessinés par le délicat pinceau d'un Chinois !

MADAME DE LIRIA, déposant le pinceau.

Vraiment? (à Célestine.) C'est drôle !

HENRI.

Et pour ce qui est de la Fornarina, je ne sais si Raphaël lui trouva les admirables cheveux qui tombent, dit-on, en masses invraisemblables sur vos épaules...

MADAME DE LIRIA.

Invraisemblables !

HENRI.

Mais on ajoute que si Diane avait eu vos cheveux, elle eût pu s'en faire un manteau aux regards indiscrets du chasseur Actéon !

MADAME DE LIRIA, mettant tous les ustensiles dans un coffret.

Ah ! mon pauvre Henri, comme on a abusé de votre bonne foi !... Si Clarisse vous entendait...

HENRI, sérieux.

Ah ! ne me parlez donc pas de Clarisse !

MADAME DE LIRIA.

Comment ! me suis-je trompée ?... Cette grande joie du retour, ce n'est donc pas elle qui la fait naître ?

HENRI, amèrement.

Croyez-vous donc que Clarisse... qu'une femme pût continuer de m'aimer ?

MADAME DE LIRIA, tournée vers Henri.

Ah ! que dites-vous ? Quel rôle plus noble et plus doux à la fois que celui que lui offrait votre malheur ! Devenir votre regard... la compagne de votre intelligence !... Comme vous l'eussiez adorée !... Comme on l'eût admirée de son sacrifice !... Que dis-je ?... un sacrifice ?... C'eût été le bonheur !

HENRI, transporté.

Comment! mon infortune ne vous eût pas arrêtée?

MADAME DE LIRIA.

Arrêtée?... Dites qu'elle m'eût attirée!

HENRI, éclatant.

Oh! alors...

## SCÈNE IX.

CÉLESTINE, MADAME DE LIRIA, HENRI, ANATOLE.

ANATOLE, en dehors de la porte, à droite.

Madame!... c'est moi, chère madame!

MADAME DE LIRIA.

Dix heures déjà?... J'avais tout oublié!...il vient me chercher.

HENRI, passant à gauche.

Que le diable l'emporte!

ANATOLE, cognant à la porte.

Chère madame, êtes-vous prête?

MADAME DE LIRIA, avec humeur.

Un moment! (A part.) Qu'il arrive mal à propos! Ma robe, Célestine?

CÉLESTINE.

Dans la chambre de madame.

ANATOLE, cognant encore.

Madame!

MADAME DE LIRIA.

Tout à l'heure! (A Henri.) Mon ami, recevez M. Duvivier; ne le maltraitez pas trop... je lui dois ma loge!

HENRI.

Si vous voulez, je vais la lui payer...

MADAME DE LIRIA.

Là, vous commencez déjà ! (A Célestine.) Faites-le entrer, et venez tout de suite. (Elle sort par la gauche.)

HENRI, à part et tout ému, en remontant à la cheminée.

Cette émotion !... Oh ! je n'en doute pas, elle m'a compris ! (Célestine ouvre à Anatole et passe dans la chambre de gauche.)

## SCÈNE X

ANATOLE, HENRI.

ANATOLE.

Me voilà, chère madame ! (cherchant, en descendant à gauche) prêt à jouir du bonheur... de l'honneur... Eh bien ! où donc est-elle passée ? — Cette toilette en désordre... je croyais... (Étonné de ne pas voir madame de Liria, il cherche avec son lorgnon, et aperçoit Henri, adossé à la cheminée.) Comment ! un homme ici ? Ah ! le coiffeur, sans doute !

HENRI, dignement.

M. Henri Darsay, monsieur !

ANATOLE, étonné.

M. Darsay !... (A part.) Dans cette chambre... témoin de ces apprêts ?... Ah ! j'oubliais qu'il n'y voit pas ! (Haut.) Vous êtes donc de retour à Paris ?

HENRI.

Apparemment. Est-ce que cela vous contrarie ?

ANATOLE.

Moi ? pas du tout !... mais la surprise... Pardon, monsieur... est-ce que madame de Liria ?...

HENRI, ironiquement.

En vous entendant arriver, elle est passée dans cette chambre.

ANATOLE, surpris.

Ah !... je comprends... je lui ai fait peur. (Allant à la porte de gauche et criant.) Chère madame... le *comte Ory*...

MADAME DE LIRIA, du dehors.

Eh bien ! est-ce que vous me l'amenez ?

ANATOLE.

Nullement !... La toile est tombée dessus... C'est fait de lui ! — Êtes-vous prête ?

MADAME DE LIRIA.

Un moment ! Dites à M. Darsay de causer avec vous.

ANATOLE.

Ah ! que je dise à M. Darsay... (Il passe à droite, en examinant, avec son lorgnon, Henri, toujours debout et impassible contre la cheminée.) Monsieur ! madame de Liria me prie... de vous prier de... causer avec moi. (Il se carre dans un fauteuil.)

HENRI.

Ah ! madame de Liria vous prie... de... me prier de... Eh bien ! commencez, monsieur !

ANATOLE, embarrassé.

Que je commence ?... (A part.) il faudrait un sujet... (Haut.) Tout porte à croire que nous aurons un hiver très-doux, monsieur, très-doux !

HENRI, avec hauteur.

Tant mieux, monsieur !

ANATOLE.

C'est-à-dire tant pis ! car un peu de froid ne nuit pas aux biens de la terre !

HENRI.

Eh bien ! tant pis pour les biens de la terre !

ANATOLE, à part.

Diable ! ça n'a pas l'air de mordre ! il faudrait trouver quelque chose de plus... personnel. Ah ! j'ai mon affaire ! (Haut.) En entrant, et en vous voyant ici, monsieur, je vous enviais ; mais, à la réflexion, je vous plains, car madame de Liria est si belle !

HENRI.

Je sais là-dessus à quoi m'en tenir, monsieur.

ANATOLE, à part.

Comment, il sait?... (Haut.) Ah ! oui, sans doute, on vous aura dit... je comprends ! C'est égal, assister à la toilette des dames, c'est un doux privilège... que je voudrais bien avoir, quoique j'y voie clair !

HENRI.

Oui, c'est souvent un privilège de ne pas voir les gens... mais, monsieur, ne reste-t-on pas exposé à les entendre ?

ANATOLE.

C'est vrai, monsieur, l'observation me frappe... c'est-à-dire, permettez... (Il se lève avec vivacité.) si je la comprends, elle devient obscure !

## SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

CÉLESTINE, MADAME DE LIRIA, HENRI, ANATOLE.

MADAME DE LIRIA, en grande toilette.

Me voilà sous les armes ! (Elle se gante.) Re-bonsoir !

ANATOLE.

Grand Dieu, chère madame, que vous êtes belle ! Je suis fier de vous offrir mon bras ! Je viens de donner un coup d'œil à la salle de l'Opéra... c'est admirable !

MADAME DE LIRIA.

Avez-vous vu ma belle-sœur !

ANATOLE.

Certainement, en grande tenue, et couronnée d'une guirlande... qui a fait sensation. Sa loge est au complet... comme l'omnibus quand il pleut !

HENRI.

Eh ! eh ! de l'esprit, monsieur Anatole ?

ANATOLE.

On fait ce qu'on peut, monsieur !

HENRI.

C'est bien ainsi que je l'entends.

MADAME DE LIRIA.

Alors, la salle est magnifique ?

ANATOLE.

Magnifique ! Le chef du personnel venait d'arriver, je l'ai salué.

MADAME DE LIRIA.

Ah ! ah ! très-bien !



ANATOLE.

Tout l'état-major opulent de Paris, toutes les élégantes que je connais !

MADAME DE LIRIA.

Nous allons stupéfier ma belle-sœur. (A Célestine.) Célestine, dites qu'on fasse avancer la voiture (Bas à Darsay.) Henri, il me semble que vous pourriez bien venir avec nous... Nous avons à parler de... l'affaire Brodenbach.

HENRI, avec intention.

J'aimerais mieux vous dire ce que je suis allé faire en Allemagne...

MADAME DE LIRIA.

Au fait, dites-le tout de suite !

HENRI.

J'arrive de Heidelberg.

MADAME DE LIRIA.

Ah !

ANATOLE.

Heidelberg!... un superbe château, bâti par... détruit par... enfin n'importe ! Je l'ai vu, moi !

HENRI.

Moi aussi.

ANATOLE.

Vous ?

HENRI.

Certainement.

ANATOLE.

Dans votre imagination alors?... comme un château... en Espagne !

MADAME DE LIRIA, inquiète.

Et pourquoi ce voyage à Heidelberg ?

HENRI.

Pour y trouver le docteur Chélius.

MADAME DE LIRIA.

Le fameux oculiste, professeur à l'Université?

ANATOLE.

Une consultation?

HENRI.

Une opération.

MADAME DE LIRIA, toute saisie.

Vous vouliez vous faire opérer?

ANATOLE.

De quoi?

HENRI, s'avancant franchement vers elle, et lui prenant la main qu'il embrasse.

Vous ne comprenez pas?

MADAME DE LIRIA, effrayée.

Comment?

CÉLESTINE.

Comment?

ANATOLE, plus fort.

Comment?

HENRI, la regardant fixement et tendrement.

Mais oui!

CÉLESTINE.

Ah! par exemple!

(Henri se retourne vers Anatole, et le regarde avec un lorgnon.)

ANATOLE, avec explosion.

Un faux Bélisaire!

MADAME DE LIRIA, tout interdite.

Vous avez vu?...

HENRI.

J'ai vu... le château!

MADAME DE LIRIA, tombant sur le pouff.

Ah! mon Dieu!... Célestine?

CÉLESTINE.

Madame?

MADAME DE LIRIA, bas à Célestine.

Le duvet de cygne... le pinceau chinois... il a tout vu!

CÉLESTINE, avec un geste désespéré.

Mon Dieu! oui, madame!

ANATOLE.

C'est très-piquant... oui, très-piquant!... Mais il est plus de dix heures, et...

MADAME DE LIRIA, à Henri.

Comment, vous y voyez!

HENRI.

J'accourais avec joie pour vous le dire... pour vous voir enfin! Mais dès le premier pas... dès le premier mot...

ANATOLE, offrant le bras.

Chère madame, l'heure presse... L'Olivetta...

MADAME DE LIRIA, résolument.

Je ne vais plus à l'Opéra!

ANATOLE.

Hein?

MADAME DE LIRIA.

Non, je reste!

ANATOLE, inquiet.

Mais, madame, vous m'aviez promis... j'ai annoncé à tous les bureaux que j'aurais l'honneur...

MADAME DE LIRIA, avec gêne.

Vous ne pouvez, monsieur Duvivier, comprendre tout ce que la position a de délicat...

ANATOLE, nerveusement.

Permettez!... Qu'est-ce qu'il y a de délicat là-dedans? M. Darsay n'y voyait plus... il y revoit... j'en suis charmé pour lui... quoique ça lui enlève les privilèges dont nous parlions tout à l'heure... Mais, j'y pense (boutonnant son habit, et se tournant vers Darsay) puisqu'il voyait clair... il n'avait pas le droit d'assister... de voir les apprêts...

HENRI, avec dignité.

Monsieur!... j'étais maître de m'arrêter devant une indécatesse.

ANATOLE.

Ah! s'il en est ainsi (déboutonnant son habit) très-bien! très-bien! (A madame de Liria.) Cela ne change donc rien à nos projets.

MADAME DE LIRIA.

Nos projets, monsieur!... c'est beaucoup dire!

ANATOLE.

Et d'ailleurs, M. Darsay n'y voit peut-être pas complètement?

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur!

ANATOLE.

Complètement?

HENRI.

Complètement.

ANATOLE.

Oui... mais pas de bien loin?

HENRI.

Même à vingt-cinq pas!

ANATOLE.

Vraiment? Si loin que ça? (A madame de Liria, en allant à elle.) Mais il est plus que temps, chère madame; et si vous voulez causer une agréable surprise à votre tante...

MADAME DE LIRIA, à elle-même.

Ma tante?... C'est une idée!... Elle voulait, ce soir même, connaître mon choix... le sort en a décidé... et mon cœur aussi. (Haut.) Mon burnous, Célestine!

ANATOLE, avançant vivement le bras.

Madame!...

MADAME DE LIRIA.

Pardon, monsieur!... Mais le seul cavalier que je puisse accepter maintenant, c'est...

ANATOLE.

C'est?...

MADAME DE LIRIA.

Mon mari.

ANATOLE.

Précisément... me voilà!

MADAME DE LIRIA, allant à Henri.

Monsieur Darsay..., votre bras?

HENRI, avec élan.

Ah! chère Louise!

ANATOLE.

Hein?... Comment? que dites-vous?... c'est un autre?... c'est lui qui?... Après tant de sacrifices de ma part!...

MADAME DE LIRIA.

Des sacrifices?... Ah! c'est juste! Je vous dois un dédommagement... Célestine, voyez parmi les lots destinés à la loterie de charité, un étui anglais...

(Célestine prend un étui dans le petit meuble, au fond, à gauche, et l'apporte à madame de Liria.)

ANATOLE.

Comment? un étui!

MADAME DE LIRIA.

Permettez-moi de vous l'offrir!... Il vous relève de vos vœux.

ANATOLE, qui a pris l'étui.

Un porte-cigares!

MADAME DE LIRIA.

Bien rempli!... C'est le symbole de votre liberté.

ANATOLE.

Ainsi, madame, cette sous-préfec... je veux dire, cette loge, conquise avec tant de peine!... (Il prend un cigare qu'il flaire.) Ils ont l'air excellent!

HENRI.

Mais que va dire votre tante? Elle qui rêvait pour vous le maréchalat!

MADAME DE LIRIA.

Elle se consolera. (Fièrement.) Ne serez-vous pas de l'Institut? (Se tournant vers Anatole.) M. Duvivier accepte-t-il une place dans sa loge?

ANATOLE.

Mille grâces, madame! J'irai tenter de faire renaître mes illusions détruites, mes rêves envolés... — Je vais fumer sur le boulevard!

FIN.